

HISTOIRES DE TEMPS

L'homme qui voulait retrouver le temps qu'il avait perdu.

Il était assis ce matin-là dans le Transilien de Colombes à Saint-Lazare. Elle était assise en face de lui, un livre à la main. Elle portait une veste de costume relax, une chemise cintrée et un pantalon noir qui laissait voir ses chevilles nues au-dessus de ses escarpins à talons plat. Baissant les yeux pour ne pas paraître insistant, il ne pouvait échapper à ces deux petits bouts de peau, doux comme un secret. Dehors, ce n'était plus la nuit. Ce n'était pas encore le jour non plus. Il chercha son visage dans le reflet de la vitre du train. Elle souriait en lisant, pouffait parfois en se mordant les lèvres. Il lut à l'envers le titre inscrit sur la couverture du livre : « Les hommes viennent de Mars et les femmes de Venus. » Il lui sembla qu'il y avait une éternité qu'il n'avait pas regardé une femme, qu'elle était la première, la seule, l'unique, la passante qu'il ne faut en aucun cas laisser passer.

Il allait engager la conversation, c'était facile, il suffisait de sourire et de lui demander ce quelle lisait :

« Excusez-moi, ça l'air très drôle. Ca parle de quoi ? »

Il allait engager la conversation quand le train passa sous un tunnel. Son propre reflet apparut dans la vitre. Catastrophe... C'était le visage d'un homme marqué par le temps, avec des rides au front, des rides aux commissures des lèvres, des rides au bord des yeux, un homme mur aux cheveux raréfiés. Les Hommes viennent de Mars et les femmes de Venus. Il eut le sentiment d'être d'une autre planète et ravala sa question.

La journée passa morose en occupations inutiles et routinière. « Je perds mon temps, se disait l'homme. Il y a des années que je perds mon temps. » L'idée lui vint alors de le retrouver. Le temps, pensa-t-il, c'est comme les kilos. Avant de le récupérer, il faut savoir comment on l'a perdu. Sur une grande feuille de papier, il nota qu'il avait perdu son temps dès l'école, chez monsieur Machard le professeur de mathématiques, à l'armée aux ordres de l'adjudant Croutard, à l'université dans le café du Père Broutard, aux établissements Dussiflard, à la société Miramar, à la compagnie de Zanzibar et même en vacances sur la plage des Lézards. Il avait perdu de précieuses heures devant la télé, au ciné et dans les tramways, dans les embouteillages du périphérique, dans les queues du téléphérique, à l'hôpital avec une gastro-entérite. Il ajouta à l'inventaire tous ceux qui lui avaient volé dix minutes par-ci, une demi-heure par-là, les placiers, les banquiers, les guichetiers. La liste était si longue qu'il en emplît plusieurs feuilles de papier. En face de chaque nom, il inscrivait des secondes, des minutes, des heures et des années. Quand il fit le total, il avait perdu exactement vingt ans. Les vingt années qui le séparaient de la belle lectrice du Transilien.

Le lendemain matin, entre Asnières et Bois Colombes, la belle passagère leva les yeux sur l'homme qui voulait regagner le temps qu'il avait perdu et sourit. L'homme allait lui rendre son sourire quand elle se pencha vers sa voisine et chuchota à son oreille.

— On dirait Patrick Deweare dans un vieux film...

En effet, ce matin-là, pour retrouver sa jeunesse, il avait ressorti de ses armoires les vêtements de ses trente ans. Il portait un pantalon à larges pattes d'éléphant moulant sur ses fesses passablement empâtées, une chemise à jabot rouge et une veste à revers en pelle à tarte.

La journée passa fiévreuse. Au soir, l'homme plongea dans la lecture des livres et des magazines scientifiques où les savants expliquent l'étrange marche du temps dans l'univers. Il prit connaissance du Paradoxe des Jumeaux de Paul Langevin, déchiffra la théorie de la relativité d'Einstein et plongea dans la magie des calculs de physique quantique. Il s'arrêta dans science et Vie sur la théorie de l'espace temps plissé, qu'un dessin représentait sous la forme d'une onde. L'auteur soutenait qu'on pouvait gagner du temps en faisant l'économie des crêtes et des dépressions. D'un clignement de paupière, il passa dans une faille spatio-temporelle et se retrouva dans le Transilien, vingt ans plus tôt, entre Asnières et Bois Colombes. Assise en face de lui, la lectrice était là. Elle avait dix ans et feuilletait Science et vie Junior.

Le samedi et le dimanche qui suivirent furent une cavalcade. L'homme contacta un à un tous les professionnels du temps. Il rencontra des

médecins qui prescrivait en cachettes des molécules interdites, contacta des agences de voyages qui promettaient des découvertes si rapides qu'on pouvait être de retour avant que d'être parti. Dans un cyber café, il fit le tour du monde sur le Web en trois clics de souris. Un technicien informatique lui présenta un tout nouveau micro processeur susceptible de lui faire gagner trois nano secondes. L'homme essaya de calculer combien il lui faudrait de milliardièmes de secondes pour gagner vingt ans et résolut de rentrer chez lui.

Comme il avait entendu dire que le temps perdu reste enfoui tout au fond de soi-même, en deux jours et deux nuits, il lut intégralement l'oeuvre de Marcel Proust.

Le lundi matin, dans le Transilien Paris Colombes, entre Asnières et Bois Colombes, la belle papivore était à sa place mais aucun livre ne l'occupait. Elle lisait quelques feuilles dactylographiées. Elle souriait, retenait un rire de temps à autre en pinçant ses lèvres. Il l'observa dans la vitre. Quand le train passa sous le tunnel, il croisa son propre visage. C'était celui d'un homme hirsute, mal rasé, les yeux cernés et le teint gris. Le visage d'un homme de soixante dix ans, cent ans peut-être. Il garda sa tête dans ses mains jusqu'à la fin du voyage, feignant le sommeil.

A Saint-Lazare, la femme abandonna son texte sur son siège. Aussitôt, l'homme s'en saisit. Il débuta sa lecture debout sur le quai et dût chercher un appui contre un réverbère.

Fête du Livre de Colombes : L'histoire de l'homme qui voulait retrouver le temps qu'il avait perdu...

Suivait son histoire, son histoire à lui, l'histoire de sa rencontre avec la mystérieuse voyageuse. Il en lut les derniers mots :

« Il avait vieilli ainsi, tout occupé dans son âge mur à courir après sa jeunesse.

Il devenait fou. Comment cette femme de vingt ans de moins que lui pouvait-elle être en avance de dix ans dans son histoire ? Même Einstein n'y aurait rien compris.

Il entendit une voix à deux pas de lui, la voix d'une dame affolée

— Par ici, monsieur le contrôleur ! C'est un petit vieux qui fait un malaise !

L'homme s'enfuit avant l'arrivée du képi. Il n'alla pas travailler ce jour-là. De retour chez lui, il jeta ses vêtements anciens, ses livres scientifiques, son ordinateur et les pilules des médecins. Il s'allongea sur son lit et s'endormit pour comprendre. Dormir n'est jamais du temps perdu.

Le lendemain, quand il reprit le Transilien, sa compagne était à sa place. Elle lisait en rigolant franchement. Il osa :

— Excusez-moi, ça à l'air rigolo ce que vous lisez, ça parle de quoi.

— Pierre Desproges, dit-elle « Vivons heureux en attendant la mort ». C'est dans ce bouquin qu'il explique que la vie est une maladie mortelle sexuellement transmissible.

© Dominique Lemaire 2000